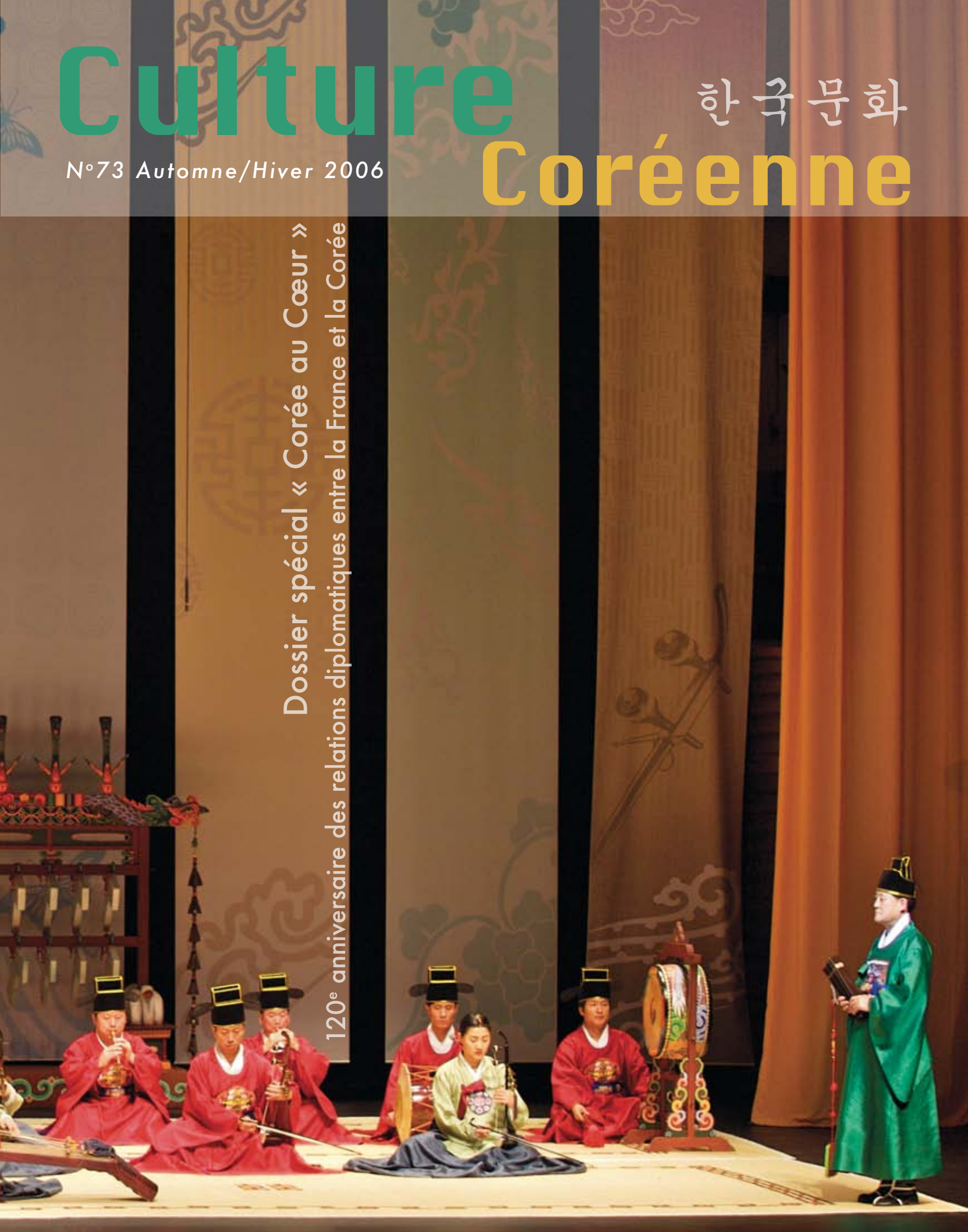
Culture Coréenne

한국문화

N°73 Automne/Hiver 2006

Dossier spécial « Corée au Cœur »

120e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Corée



Découvrez la Corée avec **Ariane Tours**

Renseignements et réservations :

bureau@ariane-tours.com ou 01 45 86 88 86

N°73 Automne/Hiver 2006

Sommaire

Dossier spécial « Corée au Cœur »

2 Editorial

3 « Corée au Cœur », le fossé est enfin comblé !

Expositions

5 Suites coréennes

8 Parures, fards et onguents dans la Corée ancienne

Spectacles

12 Lune partagée

16 Le Bourgeois de Molière et la tentation chamanique

Événement littéraire

20 Journées de découverte de la littérature coréenne

Actualité

24 Rain, à la conquête du monde

25 Enorme succès en 2006 de deux films coréens

26 Prix Culturel France - Corée 2005

Interview

28 Lee Young Hee, "première styliste du hanbok exportée"

Voyages

31 Le Festival des lanternes de lotus, 1600 ans de tradition

Nouveautés

32 Les dernières parutions de l'année 2006

Photo : Lee Joung Gen

« Traditions millénaires de Corée »
Deux représentations de ce spectacle ont été données les 16 et 17 décembre 2006, Salle Pleyel, par la troupe du prestigieux Institut national coréen de musique et de danse traditionnelles. Présenté en clôture de la célébration « Corée au Cœur », ce magnifique spectacle musical et chorégraphique a remporté un très gros succès auprès du public français et coréen venu en nombre.

Directeur de la publication : Mo Chul-Min
Comité éditorial : Georges Arsenijevic, Jeong Eun-Jin, Park Jeong-Yoon, Kim Young-Ae
Ont participé à ce numéro : Chérif Khaznadar, Bernard Point, Pierre Cambon, Philippe Verrièle et Jean-Louis Perrier
Conception et graphisme : Lee Joung Gen

Editorial

73

Chers amis lecteurs,

Je suis fier de vous présenter ce numéro 73 qui marque l'aboutissement d'une réflexion entreprise il y a quelques mois déjà dans le but d'améliorer la qualité de notre revue « Culture Coréenne ». En effet, nous avons voulu rendre celle-ci à la fois plus attrayante, plus agréable à lire, plus intéressante et reflétant davantage la diversité de la culture coréenne, notamment pour ce qui est de ses aspects les plus contemporains.

Pour ce faire, nous avons créé un Comité éditorial au sein duquel on discute désormais collégialement du contenu rédactionnel, de la présentation et du design, l'équipe étant en outre renforcée par un nouveau graphiste. Notre Comité est donc heureux de vous présenter cette nouvelle formule, plus aérée, plus illustrée, et qui comprend, comme vous pourrez le constater des rubriques nouvelles -dossier spécial thématique, actualité, interviews, voyages- qui structureront désormais la revue et en constitueront la charpente. Notre nouvelle formule restera néanmoins flexible puisqu'elle pourra aussi éventuellement, à l'avenir, s'enrichir de rubriques nouvelles.

Le rythme de publication adopté dorénavant est de deux numéros par an, « automne-hiver » et « printemps-été », chaque numéro (semestriel) comptant toutefois, par rapport à l'ancienne formule, quatre pages supplémentaires.

Comme vous le savez, l'année 2006 a été marquée par le 120e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Corée, « Corée au Cœur ». Elle a été particulièrement riche en événements culturels multiples et variés qui se sont déroulés un peu partout dans l'Hexagone et qui ont, de par leur nombre (plus de 120 manifestations organisées), leur diversité (expositions, arts du spectacle, cinéma, événements littéraires, etc) et leur impact médiatique (plus de 300 articles dans la presse française) contribué, comme jamais auparavant, à faire connaître en France notre pays et sa culture.

Il est donc naturel que nous ayons décidé de consacrer dans ce numéro, en cette fin d'année 2006, un dossier spécial aux manifestations du 120e anniversaire, d'autant que toute l'équipe du Centre Culturel Coréen y a beaucoup travaillé. Vous trouverez ainsi dans ce dossier, outre un article bilan, « panoramique », signé par M. Chérif Khaznadar, Président d'honneur du Comité d'organisation de « Corée au Cœur », cinq autres articles consacrés à des manifestations phares, qui furent remarquables et remarquées, représentatives de la diversité du programme et du succès remporté par « Corée au Cœur ».

J'espère de tout cœur que vous apprécierez la nouvelle formule que nous avons spécialement concoctée pour vous et que « Culture Coréenne », qui fête cette année ses 25 ans (N°1 paru en décembre 1981), continuera à être plus que jamais, pour ses lecteurs, une précieuse source d'informations sur la Corée et sa culture.

Enfin, je profite de l'occasion qui m'est donnée pour vous adresser, à tous, mes vœux les plus sincères et les plus chaleureux pour une excellente année 2007, en espérant que cette année nouvelle sera placée sous le signe de la réussite et de la joie pour vous-même et tous ceux qui vous sont chers.

MO Chul-Min
Directeur de la publication

« Corée au Cœur »
Le fossé est enfin comblé !

Par Chérif Khaznadar
Président d'honneur du Comité d'organisation de « Corée au Cœur »,
120e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Corée

Photo : Lee Joung Gen

Arrivée des invités lors du spectacle commémoratif officiel « Korean Fantasy », qui s'est déroulé le 8 juin 2006 à l'Opéra royal du château de Versailles. Au premier plan et au milieu, Mme Han Myeong Sook, Premier ministre de la République de Corée. Au premier plan à gauche, M. Thierry Breton, ministre français de l'Economie, des Finances et de l'Industrie.

Célébrer l'anniversaire de l'établissement de relations diplomatiques entre deux pays n'est pas chose courante. Lorsqu'elle a, par hasard, lieu, cette célébration prend généralement la forme d'une réception, d'un cocktail, d'un dîner officiel, l'un ou l'autre agrémenté de discours officiels. C'est la première fois qu'en France une telle célébration se transforme en un événement culturel d'une exceptionnelle ampleur. «Corée au Cœur» -car c'est ainsi que s'est désignée cette manifestation- est devenue plus qu'une «saison», une véritable «Année de la Corée» en France.

Rappelons que c'est en juin 1886 qu'a été signé le premier traité diplomatique entre la France et la Corée, 2006 en marque donc le cent vingtième anniversaire et lorsque l'on sait qu'en Corée le soixantième anniversaire est un événement important dans la vie non seulement des individus, mais aussi de la nation, l'on ne s'étonnera pas que célébrer deux fois soixante ans est doublement important. Aussi, dresser le bilan de cette célébration qui se devait d'être à la hauteur de l'événement n'est pas chose aisée tant ont été nombreuses et diverses les manifestations qui ont jalonné l'année 2006 non seulement à Paris mais dans plus de trente grandes villes de France et quelques dizaines de bourgades.

Conçue, à l'origine, autour d'une vingtaine d'événements phares cette «Année» s'est, comme boule de neige, enrichie jour après jour d'initiatives nouvelles qui élargissaient considérablement son champ d'action et les publics auxquels elle était destinée. C'est ainsi qu'à l'arrivée plus de cent vingt manifestations majeures ont permis à quelque cent cinquante mille personnes (et sans doute beaucoup plus car il n'a pas été possible de compter les visiteurs des expositions qui étaient à entrée libre) de découvrir pour certaines ou de mieux connaître, pour d'autres, les multiples facettes et les trésors, qu'ils soient patrimoniaux ou de création contemporaine, de la culture coréenne.

Photo : Lee Joung Gen

« La prière », danse évoquant un rituel chamanique, au programme du très beau spectacle « Korean Fantasy » donné par la troupe du Théâtre national de Corée, à l'Opéra royal de Versailles.

« Corée au Cœur », campagne d'affichage dans le métro parisien.

Pour terminer je voudrais exprimer ici l'émotion qui est la mienne face au succès de cette célébration et à l'intérêt qu'a manifesté le public français pour la culture coréenne. Quel chemin parcouru depuis les premiers spectacles de théâtre, de musique, de danse coréens que nous présentions il y a trente ans au Festival des Arts Traditionnels de Rennes, ou depuis cette nuit de Pansori en novembre 1982 à la Maison des Cultures du Monde au cours de laquelle une centaine de personnes découvrirent cet art du récit et du chant. Déjà, à cette époque, le Centre Culturel Coréen à Paris était le partenaire de telles entreprises. Ses directeurs successifs ont inlassablement œuvré à combler le fossé qui existait entre la culture coréenne et les publics de France et si, aujourd'hui, «Corée au Cœur» a été, avec son immense succès, le couronnement de toute cette action, c'est bien grâce à l'action de l'équipe du Centre Culturel sous la direction de Monsieur Mo Chul-Min. Qu'ils en soient ici grandement félicités et doublement remerciés car ils nous ont permis de toucher du doigt, de sentir, de ressentir, de connaître peut-être, ce concept, indéfinissable en français parce que spécifiquement coréen, du *Môt* qui est grâce, beauté, élégance, distinction.

La troupe du Théâtre national de Corée a assuré l'ouverture de «Corée au Cœur» à l'Opéra de Versailles, et celle de l'Institut national coréen de musiques et danses traditionnelles l'a prestigieusement clôturée à la salle Pleyel à Paris. Nombre de concerts de musique classique, de musique traditionnelle, de musique contemporaine, de rituels, de pièces de théâtre, de créations chorégraphiques, de spectacles de rue, ont permis une approche des formes spectaculaires coréennes, complétant ainsi les connaissances essentiellement cinématographiques que l'on pouvait en avoir en France. Le cinéma n'a d'ailleurs pas été absent de la fête avec une dizaine de festivals, tout comme la littérature et la poésie à travers lectures, colloques et rencontres. Plusieurs expositions patrimoniales, de création plastique contemporaine, de calligraphie, de photographies, de différentes formes d'art et d'artisanat, mais aussi de mode, de design, de cosmétiques, ont occupé musées et galeries privées, espaces culturels et centres d'art. La Corée a été exceptionnellement présente avec des événements grand public et touristiques dans maintes expositions, foires, forums, semaines culturelles, salons, fêtes et festivals. Bien évidemment, les aspects scientifiques, économiques et diplomatiques n'étaient pas absents de la fête et ont pu être abordés au cours de conférences, forums, séminaires, colloques et journées spécialisées. Cette énumération des genres et types de programmes qui furent proposés au cours de l'année m'évite de citer l'un ou l'autre des événements car il faudrait les citer tous tant ils étaient de qualité et qu'ils ont touché le public qu'ils ont rassemblé.

Photo : Lee Joung Gen

Réception officielle après le spectacle « Traditions millénaires de Corée », présenté le 16 décembre Salle Pleyel, en clôture de la célébration « Corée au Cœur ».

Exposition

Suites coréennes

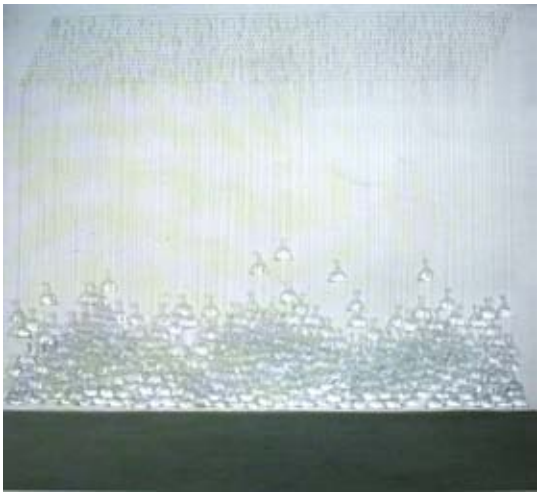
Passage de Retz
du 1er au 24 juin 2006.

Par Bernard Point
Critique d'art

73

Vernissage de l'exposition. De gauche à droite : M. Ju Chul-Ki, ambassadeur de Corée en France (2e), Mme Kim Airyung, commissaire de l'exposition (3e), Mme Bang Hai Ja (4e) et M. Mo Chul-Min, directeur du Centre Culturel Coréen (7e). Au premier plan : sculpture de Yoon-Hee.

Cette exposition, qui fut, dans le domaine des arts plastiques, l'un des événements phares de « Corée au Cœur », célébration du 120e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Corée, a eu lieu à Paris, au Passage de Retz, du 1er au 24 juin 2006.



Han Myung-Ok “Aquarium”,
1990, clous, fil, sacs plastiques et eau. 300 x 400 cm

Mon parcours dans cette exposition justement titrée, commence dans un “monde sans obstacles” rêvé idéalement par RHEE Seund Ja. Tout de suite, je survole des tracés urbains réinventés par l’artiste. Pourtant, contrairement au plan d’une ville, cette peinture inscrit des formes géométriques sans suite, comme flottant à l’intérieur de l’espace clos de la toile. C’est le début du sens même de la peinture.

Alors, dans un esprit de suite, RHEE Seund Ja m’offre une lecture méditative des “Yin et Yang”, peinture composée comme une suite musicale faite de pièces de même tonalité, accrochées à l’horizontale vibratoire qui la traverse.

Enfin, elle donne suite à cette contemplation en proposant de grandes traversées de firmament, laissant s’envoler des suites répétitives de formes simples comme des signes de possession.

Pour faire suite à cet envol, BANG Hai Ja donne à contempler une “lumière de l’univers”, mais cette fois paradoxalement… à mes pieds ! Un grand cercle géotextile imprégné de pigments naturels rayonne de lumière sourde et profonde. Mon regard baissé à la suite de cette contemplation silencieuse, va se relever pour mieux s’imprégner des “lumières de la paix” grands cylindres suspendus, toujours illuminés de pigments colorés, qui dans leur suite me laissent circuler au sein de cet espace lumineux habité de poésie et de spiritualité.

Photo : Lee Joung Gen

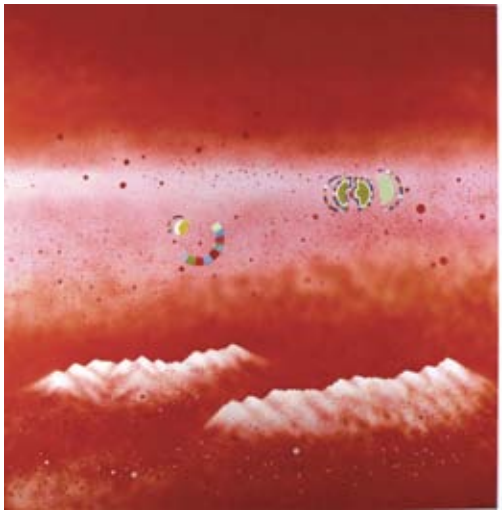
Bang Hai Ja, “Lumière de l’univers”, 2002,
pigments naturels sur géotextile, diamètre 220 cm.

Par la suite, je vais quitter provisoirement le domaine de la peinture pour me retrouver face à l’univers photographique de TCHINE Yu-Yeung. Des assemblages constitués de suites de rectangles colorés, quelquefois interrompus horizontalement ou verticalement, créent des sortes de fenêtres ouvertes sur des abstractions paysagères. Car si l’image se trouble, c’est parce que l’artiste lave son support photographique de l’humidité de l’aquarelle. Un travail sur ordinateur donne lieu à des tirages numériques permettant des changements d’échelle, qui à la suite les uns des autres, occupent partiellement le mur, en révélant par leur composition le vide qui les sépare, et contradictoirement l’humus fertile qui les soude.

Yun Aiyoung, “Jardin secret”, installation vidéo et son, 2001.

Poursuivant mon cheminement dans la suite des salles du passage de Retz, je retrouve l’œuvre de YOON-HEE que je connais depuis longtemps. Sous la verrière, une grande vasque attire mon regard vers le sol. Cette masse de métal, récupérée d’une fonderie et choisie par l’artiste pour son “silence”, me parle comme la suite naturelle de la volonté de l’homme de dompter la nature. YOON-HEE prend en compte la fusion de minéraux, met en situation leurs restes, et dans la suite des actes industriels, ne garde d’eux que ce qui n’est pas utilisable par l’industrie. Les suites de ces actes, de ces installations, deviennent encore témoins des métamorphoses signifiant la nature même de l’art.

Tout en continuant de lire avec suite les œuvres fortement marquées au sol, je reviens maintenant au mur avec les toiles de HAN Soonja. Je retrouve alors la même suite dans les idées qui me faisait



Rhee Seund Ja, “Chemin des antipodes”, 1989, acrylique sur toile, 200 x 200 cm.

apprécier ces œuvres lors de mes visites dans l’atelier. Encore une fois, je me plais à discerner les apparitions ou disparitions de cercles colorés qui osent se superposer, se renforcer, s’additionner ou s’effacer à la suite les uns des autres. Les peintures de HAN Soonja, semblent très lentement s’allumer, puis s’éteindre sobrement, sans effet spécial, seulement par suite des accords chromatiques entre couleurs de base et formes réduites au cercle. Aucune virtuosité gratuite et tourbillonnante, mais une longue suite de déclinaisons entre vide et absence, grâce à la présence fondamentale de la peinture.
Il me faut alors gravir un escalier pour découvrir une œuvre nouvelle de HAN Myung-Ok qui vient à la suite de nombreux travaux sur l’écoulement du temps. J’ai accompagné cette œuvre depuis une dizaine d’années, et aujourd’hui, je longe avec bonheur cette “muraille de riz” qui souligne ma pensée et allonge en moi cette notion du temps gagné… ou perdu ?

J’attends la suite des évènements en contemplant cet “aquarium” composé d’une multitude’ de sacs plastiques contenant de l’eau. Suspendus à des fils, ils pèsent du poids de leur immatérialité liquide et se présentent comme une suite, à la fois impénétrable et fragile de par la multitude de fils qui les suspendent. Le temps s’écoule encore, mais il peut couler accidentellement, car dans l’œuvre de HAN Myung-Ok, cette médiation apparemment sereine l’est d’autant plus qu’elle peut tragiquement basculer.

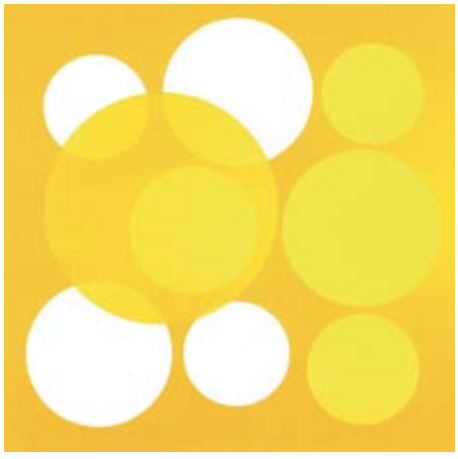
YUN Aiyoung vient à la suite de cette promenade réelle et mentale en proposant, par ses installations mêlant la magie de fibres optiques à la vidéo, un parcours hors du temps. Pourtant, le corps, très présent, suit les méandres d’une divagation entre réalité et fantasme.

Des photographies, souvent tirées des vidéos, par leur immobilité marquent des étapes de repos. Des arrêts sur image jalonnent ces installations mouvantes et créent ainsi de suite, gravité lente et mouvement fébrile.

Tchine Yu-Yeung, “Approcher - le fleuve Han”, 2005, photo, acrylique impression jet d’encre sur papier, 350 x 1271 cm.

Pour avoir connu dans d’autres circonstances ce travail, je conforte ici mon plaisir d’attendre une suite d’évènements à venir, que YUN Aiyoung semble toujours promettre dans ses “jardins secrets”.

Il me reste maintenant à achever le chemin respectueux de l’ordre établi par le catalogue de ces « Suites coréennes » en terminant par KOO Jeong-A.



Han Soonja, “Tension, balance”, 2001, acrylique sur toile, 200 x 200 cm.

C’est sur le mur tout de suite, que l’artiste écrit en utilisant une peinture en bombe. Je ne peux que décrypter cette suite de mots espiègles par une lecture de caractère ludique, en attendant la suite au prochain numéro.

C’est ainsi que mon cheminement dans le passage de Retz, en compagnie de la suite de huit artistes coréennes, se termine plaisamment avec l’assurance de continuer à suivre la démarche à venir de ces femmes en attendant une suite (sans) fin.

Enfin, globalement, me reste le souvenir d’une exposition qui a réussi à me faire suivre ces démarches différentes d’un art au féminin, mais également à m’accompagner dans la continuité d’une découverte d’une culture “coréenne au coeur” à pénétrer. Je retiens de ces “Suites coréennes”, l’aptitude de ces artistes à signaler leur identité en marquant intimement les lieux proposés dans les suites du Passages de Retz et, par ailleurs, à se retrouver toutes à leur manière dans la création d’espaces intérieurs. Subsiste en moi, la présence forte d’attitudes créatives contemporaines, qui n’ont cette richesse que parce qu’elles sont nées au coeur d’un même pays, mais se donnent à voir ici, dans l’identité de complexes dialogues diversifiés, préfigurant pour certaines, leurs évolutions à venir... à suivre.

Koo Jeong-A, “Babakoo”, installation in situ avec voitures miniatures de taille d’environ 25 x 15 cm (vue partielle).

Parures, fards et onguents dans la Corée ancienne

Par Pierre Cambon,
Conservateur en Chef, Musée National des Arts Asiatiques - Guimet

Photo : Lee Joung Gen

Centre Culturel Coréen à Paris, du 11 au 23 Septembre 2006. Collections du Coreana Cosmetics Museum

Célébrer à Paris le 120ème anniversaire des relations diplomatiques entre France et Corée par une exposition sur l'art de la parure de la Corée ancienne, l'idée était par définition bienvenue puisqu'en France comme en Corée la beauté féminine, le souci de la mettre en valeur, sont une valeur bien ancrée dans les deux traditions. Au « Pays du matin clair », les plus anciens portraits de beautés coréennes illuminent de fraîcheur et de grâce les tombes Goguryeo, de la matrone de la tombe d'Anak datée de 357 aux silhouettes élégantes et graciles qui ornent Susanri et frappent par leur costume d'un extrême classicisme et d'une modernité bien souvent étonnante – jupes longues et boléro ajustés à la taille, aux couleurs simples qui jouent sur le noir, le blanc ou bien le rouge. A l'époque Goryeo, l'écho des dames du temps jadis comme aurait dit François Villon, sous d'autres latitudes, est si fort qu'il se poursuit sous la période suivante sous forme de peintures, de portraits féminins, et le céladon qui voit son apogée décline alors toute une série de petits pots à onguents aux formes arrondies, de compte-goutte délicatement ornés, sous la couverte à la couleur bleu-vert, d'un décor de fleurs minutieusement gravé grâce à la technique typiquement coréenne que l'on appelle *sanggam*. L'approche est loin de celle du céladon chinois qui privilégie la perfection de matière et de forme selon l'idéal en usage dans l'empire du milieu et que François Jullien résume si joliment, « l'éloge de la fadeur ». Ici, l'ambiance est

délibérément intimiste et proche de la nature, avec un sens inné du décor intégré à la forme. Sous la Corée de Joseon, qui voit le triomphe de l'idéologie néo-confucéenne, à l'exemple des Ming, le décor se fait désormais plus modeste, les accesoires plus simples, privilégiant la porcelaine blanche, même si au fil des siècles les pièces sont rehaussées d'un décor très léger à l'aide du bleu de cobalt emprunté à la Chine, matière à l'origine coûteuse, réservée à la cour, mais qui peu à peu au 18ème siècle se démocratise dans la haute société. De cette époque, datent les feuilles d'album qu'exécute Shin Yun-bok qui apparaît comme le peintre par excellence de l'idéal féminin typique de la Corée. Son œuvre la plus belle, au Musée Kansong à Séoul, est un rouleau évoquant une toute jeune femme, encore adolescente, dont la fraîcheur, la délicatesse, la douceur enfantine sont encore magnifiés par sa lourde coiffure de tresse aux reflets noirs, mais aussi par la jupe très ample qu'elle porte naturellement, le boléro étroit qui souligne la souplesse de la taille, la finesse des épaules, le fameux *hanbok* caractéristique de la mode coréenne, dont un *maedup*, délicatement ouvragé, met en valeur l'aisance et la simplicité. Pierre Loti dira son étonnement plus tard de retrouver en Corée et uniquement là, dans tout l'Extrême-Orient, une mode où les femmes portent des jupes longues à la manière des élégantes de son propre pays. C'est de la période Joseon, qui fut l'une des plus longues de l'histoire coréenne, que les accessoires conservés sont bien évidemment aujourd'hui souvent les plus nombreux, les plus variés aussi, parfois les plus spectaculaires, épingles de chignon à décor de phénix, miroirs en bronze, aux thèmes de fleurs ou bien de paysage, ou plus tard montés sur un coffret de bois, peignes ornés d'écaille, d'ivoire ou bien de nacre, épingles de métal aux formes géométriques… L'art de l'éphémère a su laisser des traces bien au-delà des siècles, suggérant, comme un parfum qui reste dans une pièce même après le départ de celle qui l'a porté, un univers féminin fait de petits objets délicats et précieux qui a ses codes propres, comme l'avait pour sa part l'attirail du lettré avec ses pots à encre, ses pinceaux ou bien ses encriers. A la partie réservée aux hommes dans l'habitation coréenne, fait écho celle qu'occupaient les femmes selon la tradition, et ici l'éclat des meubles en laque noir, la couleur des *maedup*, des accessoires brodés, contrastent avec la sobriété de ton et de matière d'un bureau de lettré. Mais, dans ces appartements, tout reste toujours léger et proche de la nature, sans faute de goût aucune et sans ostentation. Les accessoires liés à la parure, à l'art de plaire qui est aussi une question d'étiquette et liée à la position de la femme dans une société d'abord confucéenne, sont l'écho de ce monde et de cet univers qui malgré ses codes stricts restent d'une grande fraîcheur, coloré, naturel, ouvert et lumineux, loin de l'esthétique japonaise qu'évoque Tanizaki dans les dernières pages de « l'éloge de l'ombre ». C'est à cette jolie promenade à travers deux mille ans d'histoire de la Corée que conviait l'exposition du Centre Culturel Coréen à Paris de la collection du musée

Hwagak gyeongdae
Coffret de toilette avec miroir
Époque Joseon / H : 20,5 cm

Éléments entrant dans la composition des produits de soin pour la peau

Racines de ginseng

Haricots verts

Le Coreana Cosmetics Museum

Ce musée, fondé en 2001 sous l'égide de l'entreprise Coreana, l'un des leaders coréens en matière de produits de beauté, rassemble quelque 5 300 pièces extrêmement variées (coffrets, miroirs, boîtes à maquillage, fards, parfums, poudres naturelles, etc.) permettant d'appréhender la vision idéale de la beauté féminine dans la Corée de l'ancien temps et de mieux comprendre les « méthodes » traditionnelles utilisées par les femmes coréennes pour mettre en valeur leurs attraits naturels. C'est le plus important musée de ce genre en Corée. Sa collection, d'un haut intérêt historique et esthétique, comprend nombre de pièces précieuses dont les plus anciennes remontent au 5e siècle avant notre ère. Le musée, géré de façon indépendante, incarne la volonté de l'entreprise Coreana, de valoriser, de faire mieux connaître la culture cosmétique coréenne et de contribuer au développement des connaissances dans ce domaine. Pour plus de renseignements, www.spacec.co.kr

Cheongja sanggam mojahap
Boîte à couvercle à décor incisé sous couverte céladon
Époque Goryeo
D. de la grande boîte 11,4 cm
D. de la petite boîte 3,6 cm

Cheongja sanggam bunho
Pot à poudre à décor incisé sous couverte céladon
Époque Goryeo / H : 5,3 cm

Donggyeong
Miroir en bronze (vue de dos)
Époque Goryeo / D : 21,5 cm

Coreana, première exposition de ce type réalisée en France « Parures, fards et onguents dans la Corée ancienne ». Créé en 2001, le Coreana Cosmetics Museum, lié à la compagnie coréenne du même nom, illustre la vitalité des collections privées qui se sont multipliées ces toutes dernières années dans toute la Corée. Il témoigne aussi du souci de son fondateur M.Yu Sang-Ok de montrer l'élégance d'une tradition ancienne, d'un certain art de vivre qui sut toujours rester d'une grande simplicité tout en cherchant ses sources d'inspiration auprès de la nature. Dans ce « Royaume idéal » des philosophes néo-confucéens, qui prônent la vertu et la frugalité, l'éternel féminin n'en a pas moins sa manière personnelle d'appréhender le monde. La grâce et la beauté ont leur propre langage et, par modestie même, recourent aux charmes du parfum et des cosmétiques – tout un arsenal compliqué aux allures presque de jouets d'enfant, de flacons à huile, de pots à poudre en forme de melon, de compte-goutte au décor délicat renvoie à une alchimie minutieuse et précise à base de graines, de plantes ou bien de fleurs qui chacune a ses propres vertus et ses propres pouvoirs. Petits couteaux élégamment ciselés, *norigae* aux couleurs éclatantes, anneaux de métal ou de jade voisinent à côté du miroir, élément essentiel de ce jardin secret. « Le superflu, chose fort nécessaire », soutenait déjà Voltaire. Le Centre Culturel Coréen à Paris en a fait la démonstration avec beaucoup de goût grâce cette exposition des collections du Coreana Cosmetics Museum.

Daehan jeguk eunje yihwamun bunhap
Poudrier en argent à décor de fleur de prunier
Fin du X IXe siècle / D : 5,6 H : 3 cm

Full Moon (Apron Castle) 7,8,9 décembre 2006 à Roubaix

Lune partagée

Par Philippe Verrièle
Critique de danse
Photo : Bang Sung Jin

La rencontre entre la compagnie coréenne ChangMu et le Centre Chorégraphique de doubaix n'est pas seulement le croisement de deux grandes dames, Carolyn Carlson et é im Mae-i a. Il s'est opéré, dans cette création, une transmission des gestuelles étonnantes entre les danseurs.

Carol, n Carlson

L'erreur en ce qui concerne les pièces écrites, comme ce Full Moon (Apron Castle), à quatre mains - et a fortiori pour deux compagnies- est de chercher ce qui relève de chacun des protagonistes. Quand les créateurs sont deux figures majeures comme Carolyn Carlson et Kim Mae-Ja, l'objet produit par la rencontre est plus important que les éléments qui l'ont composé. Par exemple, les danseurs, tant il est amusant de voir à quel point les huit membres du Centre Chorégraphique National de Roubaix ont intégré le lent hiératisme de la danse coréenne et comment les dix interprètes de la compagnie ChangMu soulignent d'inflexions inusitées les gestes carlsonniens (le fait est patent pour les mains, jamais soignées à ce point). Il n'est, par ailleurs, pas douteux que la très séduisante cohérence du propos de ce ballet a été le produit de compromis multiples entre deux créatrices dont chacune affiche plus de trente ans de

carrière féconde.
D'une part Carolyn Carlson. La grande interprète d'Alwin Nikolais, l'un des fondateurs incontournables de la danse moderne américaine, est arrivée en Europe au début des années 1970, avant d'être Etoile-Chorégraphe de l'opéra de Paris en 1975 (à 1980) et de constituer une véritable figure séminale de la danse contemporaine en France comme en Italie ou en Finlande. De Writtings on Water à Tiger in Tea House, pour ne prendre que des exemples récents, l'univers oriental est au cœur de ses préoccupations. D'autre part Kim Mae-Ja. A partir des danses traditionnelles coréennes, dont elle va devenir une spécialiste réputée, cette activiste passionnée va créer institutions et relais jusqu'à donner à l'art chorégraphique une visibilité inusité. Présente pour des manifestations très grand public (jeu olympiques ou coupe du monde de football)- ou dans des enceintes plus

ci Mae-Ja

Les deux étoiles de la danse après le spectacle.

expérimentales, elle s'efforce, en particulier avec sa revue Momm (Le corps) de tisser les liens les plus solides possibles avec la création contemporaine. On mesure à la fois la distance entre les deux dames et aussi les chemins par lesquels elles ont pu passer pour arriver à une pièce qui n'a absolument pas le caractère de patchwork que sa composition pouvait laisser craindre. Full Moon se compose en effet d'une pièce de Kim Mae-Ja pour les danseurs du CCN et d'une pièce de Carolyn Carlson pour ceux de la compagnie ChangMu, ainsi que d'un solo de chacune des deux chorégraphes qu'elles interprètent sur scène. Or, la fusion des éléments s'effectue remar-

quablement et s'appréhende aisément.
Au tableau initial, une rampe inclinée sur laquelle les danseurs se tiennent par la main, guirlande qu'anime à peine un rythme inexorablement tranquille. Une forme fœtale, au centre du plateau, s'élève alors que la corolle de silhouettes blanches se déroule sur le plateau. On peut penser à la fameuse ouverture de l'acte trois de la Bayadère tant cette apparition conduit immédiatement à une perception de l'irréalité du monde, ces figures féminines (car, alors, même les hommes le sont) introduisant à un monde hors du réel, mais où se résoudront les tensions de la réalité – c'est exactement la fonction de «l'acte blanc » dans

le ballet romantique. L'esthétique « à la Bob Wilson » (couleurs franches et froides, lignes précises jusqu'au glacé, hiératisme postural) renforce encore cette sensation de traverser « une forêt de symboles »… Les figures-femmes occupent l'espace dans un grand mouvement lent, jusqu'à ce que se déroule une manière de combat. Esthétiquement, les duels permettent de remarquables moments traités au ralenti, mais l'anecdote qui fonde la pièce, à savoir la bataille d'Apron Castle de 1593, est tout à fait secondaire et il n'est pas besoin de maîtriser ou de chercher à connaître les subtilités de l'histoire ancienne coréenne pour appréhender ce Full Moon. Le point de bascule de l'œuvre se situe au moment où Carlson, comme à l'appel d'une chanteuse coréenne, remonte en diagonale la scène vers deux danseurs qui scandent le rythme en marchant. Comme s'il s'agissait de montrer que la fluidité féminine ne peut trouver sa raison qu'avec un rythme donné par le masculin …
Ce que parviennent à montrer Carolyn Carlson et Kim Mae-Ja relève de ce postulat de la complémentarité. La pièce se clôt avec une parfaite cohérence sur une remontée des interprètes par la rampe qui les avait vu descendre, et raconte surtout l'alchimie étrange qui a présidé à sa création. Les anecdotes et l'intérêt pour la qualité indiscutable des deux grandes dames quand elles dansent -le solo de Kim Mae-Ja semble comme suspendu dans l'espace tant elle retient chaque mouvement- valent moins que l'étonnant partage des gestes des danseurs. De l'apport des danseurs coréens, il en a déjà été question et il faut un peu d'attention pour mesurer à quel point ceux

Danseurs français et coréens réunis pour une superbe création.

du CCN de Roubaix parviennent à donner un sens différent (la circulation d'énergie) à la rigueur du buste dans la danse coréenne. Pour autant, la véritable histoire de Full Moon est là. Quand, dans le studio, la tension était trop forte car les efforts trop intenses, certains danseurs demandaient un arrêt en disant « I am lost in translation", au sens littéral sans doute, mais aussi métaphorique. Car c'est à cette « translation », qu'il faut entendre aussi au sens géométrique, que sont parvenus ces dix-huit danseurs. Ce qui reste une gageure…

Le Bourgeois de Molière et la tentation chamanique

Par Jean-Louis Perrier
Journaliste

73

« Un marchand drapier parvenu, M. Jourdain, veut être considéré comme un gentilhomme. » Tel serait *Le Bourgeois gentilhomme*, résumé par *Le Petit Larousse*. En mettant en scène la comédie-ballet de Molière au Théâtre national de Corée, puis à l'Opéra-Comique de Paris (dans le cadre du 120ème anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques entre la France et la Corée) Eric Vigner a pris avec ce schéma des distances qui ne sont pas seulement celles qui séparent le drap occidental de la soie orientale. Monsieur Jourdain sort rajeuni, revigoré par ses immersions dans la culture coréenne. Son personnage, trop souvent taillé d'un bloc, acquiert une variété de couleurs inédite. Exit la tradition italianisante, le registre des barbons niais issus de la comédie bouffe. L'homme fait d'alphabet devient, via un Bosphore de fantaisie, l'ambassadeur d'une culture chez une autre. Et retour.

Sans s'inscrire pleinement comme une métaphore du travail d'Eric Vigner avec les comédiens, chanteurs, musiciens, danseurs coréens (*lire* Culture Coréenne *N°68*), *Le Jeu du Kwi-Jok ou Le Bourgeois gentilhomme* incorpore cette dimension, tout en restant fidèle à la lettre de Molière. Le désir d'ascension sociale se dilue dans le désir de changer de culture. La fascination du Bourgeois pour les manières de cour rejoint celle d'un Coréen d'aujourd'hui pour le Grand siècle français - ou celle d'un Français pour la tradition coréenne. Le motif vertical de la pièce (devenir gentilhomme) est contrebalancé par un déplacement horizontal vers l'autre et l'ailleurs. Lâché en un raccourci abrupt à la Larousse, ce Monsieur Jourdain voudrait être considéré comme un Coréen.

Dès la première scène, après avoir tournoyé - figure récurrente de la mise en scène -, comme étourdi, sur le plancher laqué à l'image d'un paon faisant la roue, Monsieur Jourdain tombe *« sur le cul »*. Rien de fortuit dans cette chute et cette position inconvenante, bien au contraire : il s'agit de figurer cette expression populaire

témoignant d'un étonnement considérable. A plusieurs reprises, il tombera, repliant ses jambes sur son ventre, dans une position fœtale rompue par des bras tendus vers le ciel. Monsieur Jourdain n'en revient pas d'entrevoir un monde nouveau. Cela le déséquilibre, au point de perdre conscience. Le repli au sol lui permet de reprendre ses esprits troublés par ce qu'il a vu, et qui va le rendre chaque fois un peu plus aveugle à ce qui organisait sa vie d'avant, celle de marchand.

73

Quoique parvenu au moment où il n'y a plus à compter - sa fortune est à la démesure de ce qui s'amassait alors en quelques voyages heureux -, Monsieur Jourdain n'en a pas moins conservé le carnet qui liste les plus infimes sommes prêtées. En vérité, il balance encore entre deux mondes, qui, chacun, tentent de le tirer vers lui. Prodigue un instant, il a la liasse de billets de banque aussi souple de remise que celui des participants à une cérémonie chamanique. Ladre l'instant suivant, il décompte en centièmes. Sans cesse, Monsieur Jourdain est ainsi ballotté d'un point à l'autre. D'une réalité à l'autre. S'il roule si souvent au sol - autre figure importante dans la mise en scène d'Eric Vigner -, c'est parce qu'il est roulé par Dorante (interprété par l'étonnant Kim Jong-Du), mais aussi parce qu'il est tiraillé entre deux états. Dans le premier, Monsieur Jourdain est maître et père de famille, dans le second, il devient un adolescent aux prises avec de nouveaux émois. En roulant sur lui-même - telle une pièce de drap -, il inverse le cours des ans, il retourne vers l'enfance. Ravi par ce qu'il voit, il est ravi par une adolescence qu'accentue la grâce de l'interprète (Lee Sang-Jik), jamais ridicule, et toujours touchant.

Lee Sang-Jik, le Monsieur Jourdain coréen avec son maître d'armes.

Le Bourgeois selon Eric Vigner n'aspire à la noblesse que parce qu'il aspire à devenir un autre. Et cela ne s'achète pas. Cela se gagne, autrement. Ce qu'il est convenu d'appeler la « folie » de Monsieur Jourdain - qui porte ici le personnage à une véritable dimension faustienne -, ce trouble puissant qui le rend incompréhensible à sa femme, à sa servante, mais aussi à celle qu'il prétend aimer, est cheminement vers l'ailleurs d'une « vraie » vie. Laquelle se trouve moins à l'étage immédiatement au-dessus, qu'aux portes d'un au-delà. Alors, quoique parodique, la cérémonie qui extrait Monsieur Jourdain de sa condition devient plus religieuse que civile. Il n'en sort pas anobli, mais initié. Une langue inconnue peut commencer à circuler entre ses lèvres.

La turquerie demeure dans le texte, mais, placée entre guillemets sur scène, elle offre un raccourci vers l'histoire coréenne. Les émissaires du Grand Turc sont comme chamanes, jouant sans cesse de leurs manches trop longues, en guérisseurs d'un mal qui les conduit à reconnaître Monsieur Jourdain comme un des leurs. En même temps qu'ils « soignent » le Bourgeois, ils permettent à sa famille de demeurer unie dans le très terrestre réel des pommes de terre maniées par Nicole, la servante – un jeu qui relie en outre joliment, via Eric Vigner, l'univers de Molière à celui de Duras dans *Pluie d'été à Hiroshima*, mis en scène au dernier Festival d'Avignon. Ainsi, le mariage de Lucile et Cléonte se double de celui de Monsieur Jourdain avec l'antique culture coréenne, salué par l'harmonie régnant entre les notes de Lully et les instruments traditionnels de l'Orchestre national de Corée.

Journées de découverte de la littérature coréenne

Par Jeong Eun-Jin
Docteur ès lettres, traductrice, lectrice de coréen à l'Université Paris VII

Rencontre croisée à la SGDL
De gauche à droite : Kim Hoon, Eun Hee-kyung, François Taillandier - écrivain et Président de la Société des Gens de Lettres de France - J.-M.G. Le Clézio, la modératrice Oriane Jeancourt, Hwang Sok-yong, Yun Hûng-kil et Catherine Lépront.

L'occasion était trop belle. Quatre romanciers coréens – Hwang Sok-yong, Yun Hûng-kil, Eun Hee-kyung et Kim Hoon – réunis pour une table ronde avec leurs homologues français – Catherine Lépront, René de Ceccaty, Jean-Marie Gustave Le Clézio et François Taillandier – et invités à s'exprimer sur quelque chose qui est pour la plupart des écrivains coréens plus qu'un sujet littéraire, une préoccupation quasiment viscérale, mais aussi un poids qui pèse sur leur conscience, sur leur plume : l'engagement social.

Paradoxalement c'est un Français qui a lancé le débat, J.-M. G. Le Clézio, qui, très lu et apprécié au Pays du matin clair, a appris à aimer la Corée et sa littérature : *« J'ai été frappé par le fait que [la] révolution technique avait abouti [en Corée comme en France] à un état d'esprit qui avait créé une littérature engagée. La seule différence, c'est que la Corée a continué dans cet engagement, alors que la France dans sa littérature a cessé d'être engagée depuis de nombreuses années. »* Ces propos ont suscité des réactions tant du côté des Français que du côté des Coréens.

Une rencontre d'écrivains coréens de sensibilités aussi diverses n'aurait sans doute pas été concevable en Corée. Une question aussi fondamentale que l'engagement n'y aurait probablement pas été abordée d'une manière aussi abrupte.

Société des Gens de Lettres de France, les 25 et 26 septembre 2006

Ce fut un moment non dépourvu d'une certaine émotion. On a pu y discerner l'évolution de la situation de la littérature coréenne en France où on compterait désormais quelque 200 traductions. Il n'est pas rare qu'une de ces parutions soit remarquée par la critique française et les auteurs français de cette table ronde connaissaient même quelques œuvres d'écrivains coréens autres que ceux qui étaient présents.

A l'occasion du 120e anniversaire des relations diplomatiques entre la Corée et la France, la Société des Gens de Lettres de France a accueilli fin septembre dernier ces auteurs coréens en collaboration avec Culturesfrance, le Centre culturel coréen et l'Institut coréen pour la traduction littéraire. Le premier soir, ils ont été présentés à tour de rôle par des animateurs français et la table ronde a eu lieu le deuxième soir. Par ailleurs, les écrivains ont profité de leur séjour pour rencontrer des étudiants français en coréen à l'Université Paris VII.

Il fut en Corée un temps, après la fin de la colonisation japonaise en 1945, où il y avait deux catégories de littérature, la « littérature de classe » et la « littérature pure », mais même cette dernière, symbolisée par des auteurs comme Kim Dong-Ri ou Hwang Sun-won, n'était finalement pas si « pure » que cela – si l'on considère par exemple l'opposition bourreaux / victimes dans nombre de leurs textes. La guerre de Corée [1950-1953], vécue par une génération d'écrivains ayant enfin retrouvé leur langue nationale après en avoir été privés par les Japonais, a donné naissance à un nombre impressionnant de textes ; elle a d'ailleurs longtemps continué à être un des sujets prédominants dans le paysage littéraire coréen.

Par la suite, alors que même des « écrivains des années 1970 », ainsi désignés non sans une certaine condescendance teintée de jalousie pour leur soi-disant manque de conscience sociale et leur succès commercial, mettaient en scène des défavorisés tels que filles de bar, pauvres des grandes villes ou encore métis, ceux qui pratiquaient la « vraie littérature » se livraient à une guerre idéologique et aussi à une guerre – si confucéenne – des noms, avec *nodong munhak*, littérature des ouvriers, *minjung munhak*, littérature des masses populaires et ainsi de suite.

Les quatre écrivains coréens invités à Paris ont connu cet environnement littéraire, même la plus jeune d'entre eux, Eun Hee-kyung, qui a grandi sous le régime de la dictature : *« J'ai subi la violence physique et morale qu'exerçait sur nous la société. Aujourd'hui encore, lorsque j'entends un coup de sifflet, je sursaute, je me demande si je n'ai pas fait une bêtise. »* Pour ces écrivains, le rôle que la littérature doit jouer dans une société lui est inhérent ; ils croient encore fermement en son pouvoir.

A Paris, on les a souvent entendus parler de « générations », alors que le décalage entre leurs âges n'est pas si important, leurs dates de naissance allant de 1942 à 1959. Mais chacun voulait se situer de cette façon par rapport aux autres. Autrement dit, « quand on n'a pas vécu les mêmes événements historiques, on ne peut pas partager le même univers littéraire ». Ceci explique la présence d'une forte conscience historique et sociale dans les œuvres littéraires coréennes, mais aussi la façon dont les Coréens conçoivent l'histoire de leur littérature.

On fait généralement débuter la littérature coréenne contemporaine en 1945, date de la fin de la colonisation japonaise. Les historiens procèdent ensuite à une segmentation décimale des années. On parle des années 1960, 1970, 1980, ainsi de suite, mais aussi de la littérature des années 1960, 1970, 1980... Tout se passe comme si au cours de l'année 1960, par exemple, il s'était produit un phénomène changeant radicalement la nature de la production littéraire. Ces changements coïncident comme par hasard, à peu de choses près, avec des événements majeurs dans l'histoire de la Corée contemporaine. L'année 1950 correspond au déclenchement de la guerre de Corée ; 1960 à la révolte du 19 avril d'une population déçue par un pouvoir politique pro-américain corrompu ; 1971 au début du régime *Yusin*, « renouveau », instauré par le dictateur Park Chung-hee pour renforcer la mainmise sur les citoyens ; 1980 au massacre de Gwangju où une intervention militaire a fait des milliers de victimes civiles. En même temps que cette segmentation décimale, il faut citer la notion de génération, également très particulière en Corée, pour caractériser le rapport entre la littérature et le cours du temps. Dans le monde littéraire comme dans la vie, il est fréquent de distinguer les générations en fonction des événements historiques. On parle ainsi de la « génération du 19 avril », de la « génération d'après-guerre », de la « nouvelle génération » pour les écrivains des années 1990. Le sentiment d'appartenance à une génération est aussi fort que celui relatif à une région, du fait du caractère aussi tumultueux que dense des événements historiques de la période moderne, de la rapidité de l'évolution de la société et de l'intensité du rapport entre l'histoire et la littérature.

Hwang Sok-yong est un des auteurs coréens les plus traduits et les plus connus. Quatre de ses romans – *Monsieur Han*, *L'Ombre des armes*, *L'Invité*, *Le Vieux Jardin* – ont été traduits en français ainsi que deux recueils de nouvelles – *La Route de Sampo*, *Les Terres étrangères*, tous aux éditions Zulma – et chaque parution a suscité un vif intérêt parmi les critiques français. Né en 1943 en Mandchourie où sa famille avait fui la colonisation japonaise, Hwang Sok-yong gagne le pays à la Libération et arrive à Séoul à la veille de la guerre de Corée. Il se fait remarquer pour son talent littéraire alors qu'il est encore au lycée. Puis il produit des textes d'une

Eun Hee-kyung

Hwang Sok-yong

Yun Hûng-kil

Kim Hoon

Photo : Lee Joung Gen

veine réaliste proche du reportage, s'intéressant aux conditions des marginaux de la société. Après avoir activement participé au mouvement pour la démocratisation à l'époque où survient la tragédie de Gwangju, il se rend à Pyongyang en 1989, bravant ainsi l'interdit énoncé par les autorités sud-coréennes. Quand il rentre au pays après s'être exilé en Allemagne, il est condamné à une peine de sept ans de prison, mais libéré au bout de cinq ans, en 1997, grâce à l'arrivée au pouvoir de Kim Dae-jung, une des plus grandes figures de la dissidence. Au sortir de prison, il ne cesse d'écrire comme pour rattraper le temps perdu et son style s'évade du strict réalisme de ses débuts, ce qui l'amène par exemple à donner vie à des personnages à la fois magnifiques et complexes comme l'héroïne du *Vieux Jardin*.

Photo : Lee Joung Gen

Yun Hûng-kil, né en 1942, est de la génération de Hwang Sok-yong, mais s'en démarque aussi bien par son écriture que par son caractère. Depuis plus de trente ans, il s'adonne à un travail solitaire qui consiste à relier ses propres souvenirs aux croyances populaires sur fond d'histoire collective : *« Je suis persuadé que la littérature a pour motivation originelle la recherche du salut »*. Il y parvient avec un talent certain et un grand sens de l'humour en dépit du caractère cruel des situations qu'il décrit. En France, on connaît de lui *La Mousson* (Autre temps), *La Mère* et *Los Angeles d'un rêveur* (Philippe Picquier). Dans la nouvelle intitulée « La Mousson », une famille vivant sous le même toit est divisée en deux camps, l'un mené par la grand-mère maternelle dont un fils a été tué en combattant pour le Sud et l'autre dirigé par la grand-mère paternelle dont un fils communiste est en fuite. Le conflit est inévitable entre membres de cette famille, mais les deux grand-mères finissent par se réconcilier grâce à l'apparition d'un élément chamanique, un serpent dans lequel les deux vieilles dames reconnaissent l'incarnation du fugitif.

En France, on ne connaît d'Eun Hee-kyung que *Le Cadeau de l'oiseau* (Kailash), mais depuis ses débuts en 1995, elle a publié sept livres en Corée. Elle s'intéresse essentiellement aux rapports humains et à la solitude des individus engendrée par l'hypocrisie de ces relations, le tout avec un esprit et un ton de vérité tout à fait remarquables, auxquels le choix des mots et une approche sans détour ajoutent parfois une note sarcastique. Tout en représentant les écrivains des années 1990, Eun se situe dans la lignée traditionnelle en ce qu'elle est attirée par des thèmes assez graves avec ou sans fond historique. En effet, « léger » et « expérimental », deux qualificatifs qui reviennent souvent quand les critiques parlent du style de cette génération, sont inaptes à caractériser son univers romanesque.

Kim Hoon, né en 1948, a fait ses débuts d'écrivain assez tard, en 1995, après une longue carrière de journaliste et de critique littéraire. Son deuxième roman, *Le Chant du sabre*, consacré par le public et la critique en Corée, a été son premier roman traduit en français (Gallimard). *« Je ne suis pas un écrivain qui se préoccupe beaucoup de l'histoire ou de la situation actuelle de sa patrie. Je suis un écrivain qui se fait volontiers le porte-parole des individus »*, déclare-t-il, un rien provocateur, devant ses confrères. Mais il n'est pas le premier à ressusciter le général Yi Sun shin, le héros de son roman, qui, au XVI^{e} siècle, combattit vaillamment les envahisseurs japonais à bord de son navire en forme de tortue, et chaque fois que cela a été fait, il ne s'agissait pas d'un choix innocent mais en rapport avec un présent qui allait plutôt mal. Cela étant, son Yi Sun shin, avant d'être un héros, est un personnage dont le portrait esquissé dans un style à la fois rythmé et imagé, captive le lecteur. Dans une nouvelle intitulée « *Hwajang* », ce qui signifie à la fois « maquillage » et « crémation », qui lui a rapporté le prestigieux prix Yi Sang, Kim Hoon met en scène un homme dont l'épouse est mourante et qui est amoureux d'une jeune femme sur son lieu de travail, une fabrique de produits de beauté. Il crée avec méticulosité un réseau complexe de signifiants dans lequel certains ont cru voir un artifice, mais qui, en fait, donne matière à une lecture d'une grande richesse.

Ces rendez-vous parisiens, organisés dans le cadre de la célébration "Corée au Cœur", ont constitué pour les néophytes une excellente introduction à la littérature coréenne et pour les initiés un contact exceptionnel avec des écrivains coréens majeurs. *« Ce qui caractérise la littérature coréenne d'aujourd'hui, c'est une diversité allant de préoccupations réalistes profondément enracinées aux fruits de l'imagination la plus fertile »*, déclarait Eun Hee-kyung en une phrase qui rappelle aux lecteurs français qu'il leur reste encore beaucoup de trésors à découvrir dans cette production littéraire si originale.

Photo : Lee Joung Gen

Par Georges Arsenijevic et Park Jeong-Yoon

Rain, à la conquête du monde

Rain,un beau jeune homme à la gueule d'ange et au succès international.

Ce qui frappe avant tout chez Rain, c'est son grand sourire angélique. Mais, il ne faut pas s'y fier, ce garçon-là a une ambition redoutable et la volonté farouche de devenir la première grande star asiatique aux Etats-Unis. Depuis ses débuts de chanteur, à l'âge de dix ans, il rêve de conquérir l'Amérique, berceau de la pop musique d'où sont sortis tant de fabuleux musiciens.

Rain, qui est né à Séoul, et qui est connu en Corée sous le nom de Bi (signifiant pluie en coréen), n'est pas loin de réaliser son ambition. Après avoir conquis le public coréen, il est devenu, à vingt-trois ans, l'un des chanteurs les plus célèbres d'Asie. Et on le retrouve même dans la sélection des cent personnalités les plus marquantes du monde, publiée en mai 2006 par le magazine américain Time.

Rain a réalisé, depuis 2002, trois albums, parmi lesquels « It's Raining », qui a été un très gros succès avec plus d'un million d'exemplaires vendus en Asie. Après la sortie de son quatrième disque intitulé « Rain's World », en octobre 2006, il a entamé une tournée mondiale qui se poursuit jusqu'en mai 2007 et comprend trente-cinq concerts dans une douzaine de pays : Japon, Vietnam, Malaisie, Thaïlande, Hong-kong, Singapour, etc. L'un de ses concerts les plus attendus sera certainement celui qu'il donnera au Coliseum du Cesar Palace à Las Vegas, salle mythique accueillant d'immenses vedettes telles Céline Dion ou Elton John. Nul doute que ce sera là pour notre jeune star coréenne une étape essentielle dans sa conquête de l'Amérique.

Avec sa voix de chanteur de charme, à la fois sensuelle et grave, son extraordinaire talent pour la danse et une alacrité communicative, Rain est aujourd'hui plus confiant et déterminé que jamais. D'autant qu'après quelques succès dans des feuilletons télévisés, qui lui ont valu une belle popularité auprès du public féminin asiatique, le cinéma lui fait aussi les yeux doux puisqu'il est actuellement à l'affiche du film de Park Chan-wook « I'm a cyborg, but it's OK ». C'est là son premier rôle au cinéma qui contribuera probablement à asseoir encore davantage sa popularité et son statut de star.

Souhaitons à Rain une belle carrière aux Etats-Unis et un succès aussi grand que celui qu'il a déjà remporté en Asie. Et espérons aussi avoir le plaisir de voir bientôt ce jeune chanteur de charme coréen sur une scène française.

Enorme succès en 2006 de deux films coréens

The king and the clown *The Host*

En Corée, l'année 2006 a été marquée par la sortie de deux films qui ont littéralement fait exploser le box-office.

Le premier, *The king and the clown*, realisé par Lee Jun-ik, est une oeuvre en costumes d'époque, évoquant l'attirance d'un roi de la dynastie Joseon pour un amuseur engagé à son service, sujet tabou et a priori considéré comme peu porteur dans un pays où le public est supposé être assez conservateur en matière de mœurs. Pourtant, sorti le 29 décembre 2005, ce film a attiré 12,6 millions de spectateurs coréens, battant le record détenu jusque-là par la superproduction *Frères de Sang (Taegukgi)* de Kang Je-gyu avec 11,7 millions d'entrées. Ce triomphe était d'autant plus inattendu que *The king and the clown* n'était pas une production à gros budget, que le film ne comptait aucune immense star et abordait en outre un sujet difficile.

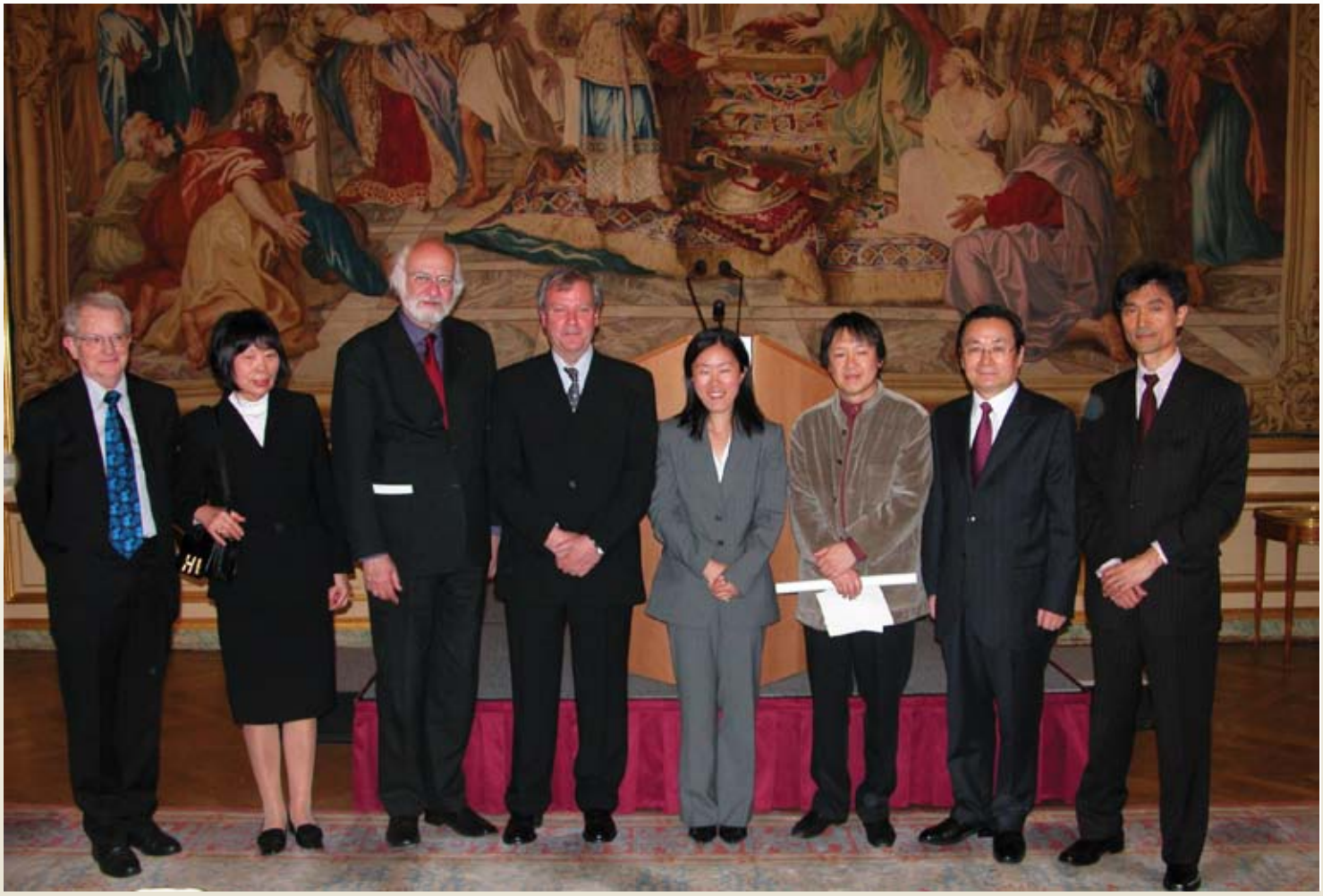
"The king and the clown"de Lee Jun-ik.

"The Host" de Bong Joon-ho

Puis, sept mois plus tard, en plein été, on a assisté à une nouvelle surprise, énorme. Le film fantastique *The Host*, de Bong Joon-ho, racontant l'histoire d'un monstre surgissant de la rivière Han, a pulvérisé tous les records de l'histoire du cinéma coréen atteignant en moins de six semaines 13 millions de spectateurs, record absolu dans un pays qui fait, rappelons-le, 48 millions d'habitants.

Gwoemul, titre coréen du film signifiant « monstre », a remporté un gigantesque succès populaire, alors que le public a, en général, tendance à considérer en Corée les films fantastiques, d'horreur ou de science fiction comme faisant partie d'un genre mineur plutôt réservé aux enfants. Le succès de ce film s'explique, peut-être, par un savant mélange réalisé artistement par Bong Joon-ho (auteur du superbe *Memories of murder* que le public français a pu découvrir il y a quelques années), mêlant histoire de monstre et drame familial, sur fond de satire politique burlesque relative aux rapports de la Corée avec les Etats-Unis, sujet qui passionne toujours les spectateurs.

L'intérêt des Coréens pour les deux films précités, pourtant très différents, démontre une fois encore que le succès est, en matière de cinéma, souvent imprévisible. Il témoigne aussi de la grande vitalité de la production coréenne qui tend de plus en plus vers une diversification des genres, actuellement en phase avec un



De gauche à droite : M. Marc Orange, Mlle Lee Byoung-jou et M. Chérif Khaznadar, membres du Comité consultatif pour le développement des échanges culturels franco-coréens, M. Jean-Noël Juttet, Mlle Choi Mikyung et M. Dong-Suk Kang, lauréats 2005, M. Ju Chul-ki, ambassadeur de Corée en France et président de l'Association Prix Culturel France-Corée et M. Mo Chul-Min directeur du Centre Culturel Coréen et Secrétaire général de l'association.

Prix Culturel France-Corée 2005

Georges Arsenijevic
Avec l'aimable collaboration des lauréats

La traditionnelle cérémonie de remise, à Paris, du Prix Culturel France-Corée 2005, a eu lieu cette année le 13 avril au Cercle de l'Union Interalliée. Ce fut la 7e édition de ce prix qui vient récompenser chaque année les personnalités françaises ou coréennes du monde des arts et de la culture, ou les institutions, qui se sont particulièrement illustrées par leur action en faveur d'une meilleure connaissance en France de la culture coréenne.
Ce prix, dont la renommée et le prestige sont désormais bien établis, était cette année dotée par le groupe Lafarge.
Eu égard à la grande qualité des lauréats proposés par le Comité consultatif pour le développement des échanges culturels franco-coréens et récompensés par l'Association Prix Culturel France-Corée -deux co-traducteurs particulièrement talentueux et un musicien d'exception-, 2005 nous paraît être une « excellente cuvée ». Voici quelques éléments de biographie et une petite présentation des lauréats de cette année.

CHOI Mikyung et Jean-Noël JUTTET
Co-traducteurs

Choi Mikyung a fait des études (licence et maîtrise) de langue et littérature françaises à l'université nationale de Séoul. Diplômée en 1993 de l'École supérieure d'interprètes et traducteurs (ESIT – Paris 3), elle a ensuite (1994) obtenu un doctorat de littérature à l'université Paris 4-Sorbonne. Elle s'apprête, cette année, à soutenir à l'ESIT une thèse de doctorat en traductologie. Après avoir enseigné à l'université nationale de Séoul et à l'université Hongik (1998-1999), elle est engagée comme professeur à l'École d'interprètes de l'université Hanguk (1999-2003) ; depuis 2004, elle est professeur titulaire à l'École d'interprètes et de traducteurs récemment créée au sein de l'université Ewha. Elle conduit, parallèlement à ses tâches d'enseignante, une carrière d'interprète de conférence et de traductrice.

Jean-Noël Juttet

Professeur agrégé, Jean-Noël Juttet, après avoir enseigné à l'université de Cotonou et à l'université de Lagos, a effectué l'essentiel de sa carrière en Extrême-Orient dans le cadre des programmes français de coopération culturelle et éducative. Sa rencontre avec la Corée du Sud remonte à 1985, lorsqu'il a été affecté au Bureau d'action linguistique et éducative de l'ambassade de France à Séoul.

Leurs premiers pas dans la carrière de traducteurs remontent à 1991. À l'époque, les quelques dizaines de titres coréens disponibles étaient loin de faire droit à la riche production littéraire de Corée et il était urgent de contribuer à l'enrichissement du fonds coréen en français.

La nouvelle, genre fécond en Corée, leur a donné l'occasion de faire leur apprentissage. Leurs premiers essais ont été publiés dans des revues en Corée (Koreana, La Revue de Corée éditée par le bureau coréen de l'UNESCO) ou en France (Culture Coréenne éditée par le Centre Culturel Coréen).

Choi Mikyung

La poursuite de leur travail a été favorisée par la conjonction de deux facteurs favorables ; du côté français, leur rencontre avec Zulma, jeune maison d'édition qui s'est très vite intéressée à la Corée et a misé sur les auteurs coréens ; et, du côté coréen, le soutien sans faille apporté par la fondation Daesan, par la fondation de Corée et, plus récemment, par l'Institut coréen de la traduction littéraire (KLTI).

Grâce à leur travail, les lecteurs francophones ont pu avoir accès à de grands classiques du XX^{e} siècle comme Kim Yu-jong ou Hwang Sun-won, ou au géant des lettres coréennes qu'est Hwang Sok-yong, au jeune romancier prometteur qu'est Lee Seung-U, ou au discret mais magistral Lee Je-ha. Ils ont rendu accessible en français le *pansori* le plus emblématique de l'héritage culturel coréen : *Le chant de la fidèle Chunhyang*. Ils ont aussi récemment publié *Les palais royaux de Corée*, traduction d'un livre de Sin Yeong-hun, le grand spécialiste coréen de l'architecture traditionnelle, superbement illustré de photos de Kim Dae-byeok.

Le Prix culturel France-Corée a été attribué à Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet pour leur contribution, à travers une dizaine d'ouvrages traduits, à une meilleure connaissance en France de la littérature et de l'héritage culturel coréens.

Dong-Suk KANG
Violoniste

Acclamé pour son sens artistique, sa musicalité et sa virtuosité hors du commun, le violoniste Dong-Suk Kang s'est produit sur les cinq continents; Dominic Gill, critique musical londonien, décrit Dong-Suk Kang, dans son ouvrage *Le livre du violon*, comme «l'un des plus grands violonistes du monde. Ormandy, Serkin, Menuhin, Francescatti, ainsi que d'autres musiciens éminents l'ont aussi consacré comme l'un des plus exceptionnels violonistes de sa génération.

Né en Corée, Dong-Suk Kang se rend à New York en 1967 afin d'étudier à la Juilliard School puis au Curtis Institute avec Ivan Galamian. Après ses débuts au Kennedy Center et une prestation sous la direction de Seiji Ozawa, il obtient des prix aux concours internationaux de Montréal, Carl Flesch à Londres et reine Elisabeth à Bruxelles.

Depuis lors, il a été l'invité de nombreux grands orchestres parmi lesquels ceux de Philadelphie, Cleveland et Montréal, le Royal Philharmonic, le London Philharmonia, les orchestres Philharmoniques de Münich et Stuttgart, l'Orchestre National de France, les orchestres de Saint-Pétersbourg, Moscou, etc. Dong-Suk Kang a joué, entre autres, sous la direction de Dutoit, Ozawa, Masur, Järvi, Menuhin, Salonen, Chung, Slatkin, Barshaï. Les plus grandes scènes du monde (Carnegie Hall, Lincoln Center, Royal Albert Hall, Théâtre des Champs-Elysées), l'ont accueilli et ses concerts ont été retransmis à la télévision et à la radio dans un grand nombre de pays. Ses enregistrements chez Naxos, Bis et Timpani ont reçu des critiques élogieuses et remporté, entre autres, le Grand Prix du Disque de l'Académie Charles Cros et celui de la Nouvelle Académie du Disque.

Dong-Suk Kang

Depuis 1999, Dong-Suk Kang est directeur artistique de MusicAlp (Académie de Musique et Festival de Courchevel), en collaboration avec le pianiste Pascal Devoyon. Ces deux artistes réunissent autour d'eux une équipe d'excellents musiciens qui se retrouvent également chaque année pour une série de concerts en relation avec le Musée de l'Armée, au Grand Salon des Invalides (Les Lundis de MusicAlp). Dong-Suk Kang a également créé en 2003 le premier Festival MusicAlp à Séoul en Corée, réunissant des artistes exceptionnels. À travers la musique, cette grande aventure est, pour lui, l'objet de merveilleux échanges artistiques et humains entre l'Asie et l'Occident, et plus particulièrement entre la Corée et la France.

Le Prix Culturel France-Corée 2005 a été décerné à Dong-Suk Kang pour sa contribution à la découverte, par le public français, des qualités artistiques des musiciens coréens.

Lee Young Hee
Première styliste du hanbok exportée

Propos recueillis
par Jeong Eun-Jin

A l'initiative de la Fédération Française de la Couture, du Prêt-à-Porter des Couturiers et des Créateurs de Mode, et de la Korea Fashion Association, afin de célébrer les 120 ans des relations diplomatiques entre la Corée et la France, dix grands couturiers des deux pays ont présenté, le 9 octobre dernier au musée Baccarat à Paris, dans le cadre de la manifestation « Mode au Cœur », dix créations exclusives : Lee Young Hee, Hong Eun Ju, Lie Sang Bong, Moon Young Hee, Woo Young Mi pour la Corée ; Peter Dundas (Emmanuel Ungaro), Karl Lagerfeld (Chanel), Ivana Omazic (Céline), Stéphane Rolland (Jean-Louis Sherrer) et Sonia Rykiel pour la France. Interviewée à cette occasion, Lee Young Hee raconte avec émotion ses premiers contacts avec le monde occidental en tant que « première styliste du hanbok exportée ». Ses œuvres sublimes, inspirées du costume traditionnel coréen, font irrésistiblement penser à un proverbe de son pays : « Les habits sont des ailes », ce qui signifie qu'un habit peut transcender l'apparence de celui ou celle qui le porte.

Jeong Eun-Jin : Pourquoi appelez-vous le* hanbok *« costume de vent » ?

Lee Young Hee : L'expression ne vient pas de moi. C'était le titre de mon exposition en 1996 à l'Orangerie à Paris : « le *hanbok*, costume de vent ». Un journaliste du *Monde* m'a dit que c'était une appellation qui convenait parfaitement pour décrire les pans et les rubans du *hanbok* flottant au vent.

Jeong E.J. : Ce qui est étonnant dans le* hanbok*, c'est qu'un mélange de couleurs radicalement différentes ou opposées puisse produire une harmonie sublime…

Lee Y.H. : Les combinaisons les plus courantes sont une jupe rouge avec une veste jaune ou verte. Dans ce cas, on ajoute un rouge qui vire au noir au devant, au col de la veste et au ruban. Cette couleur a pour fonction de neutraliser les teintes vives. Dans mon travail sur le *hanbok*, je la considère avec le gris comme les couleurs les plus importantes. Le jaune et le rouge assemblés peuvent donner quelque chose d'assez barbare, mais le ruban de ce rouge qui vire au noir les sublime. Je me demande encore aujourd'hui comment nos ancêtres ont trouvé cette magnifique teinte. Ils l'ont découverte de façon empirique. Sans elle, on ne pourrait pas marier une jupe rouge et une veste multicolore sans donner une impression de fouillis. C'est une couleur très mystérieuse. Elle ne fait pas le même effet sur les habits occidentaux que sur le *hanbok*. Le gris donne également une harmonie à un ensemble de couleurs différentes. Il a un effet apaisant. J'ai été séduite par cette couleur en voyant les habits de moines bouddhistes. Les moines comprennent les choses de la vie, les embrassent. Le gris de leurs habits semble transmettre leur message. Bien sûr, il existe plusieurs nuances de gris, mais quand on n'arrive pas à trouver une harmonie de couleurs, le gris nous aide souvent. Il s'harmonise très bien avec des couleurs vives.

Jeong E.J. : J'ai entendu dire que vous fabriquiez vos couleurs vous-même à partir de matières naturelles...

Lee Y.H. : Je prépare des échantillons de cette façon, mais il n'est pas possible de teinter ainsi des centaines de milliers de mètres de tissu. J'envoie l'échantillon à l'usine et je demande de fabriquer la couleur la plus proche de lui possible.
Par ailleurs, une fois par an, je vais au pied du mont Jiri sous prétexte d'accompagner mes étudiants. Je leur demande de fabriquer quatre couleurs comme le gris, le violet, le marron, le pourpre. Nous travaillons beaucoup avec un spécialiste de la teinture naturelle.

Jeong E.J. : Quelles sont ces matières naturelles ?

Lee Y.H. : Oh, il y en a au moins cent ! Il faut savoir que toute matière naturelle teinte. On a l'habitude d'utiliser toujours les mêmes, mais même des épinards, des armoises ou des glands donnent de belles couleurs. La peau de l'oignon produit un très beau beige. C'est la densité de la couleur qui change. Je demande toujours aux étudiants d'essayer eux-mêmes plutôt que de se contenter de ce qu'ils ont appris dans les livres, de tremper leurs mains dans l'eau, de laver le tissu jusqu'à épuisement, etc. C'est comme ça qu'on comprend mieux les couleurs.

Jeong E.J. : Le* hanbok *a subi une évolution depuis les Trois Royaumes (Goguryeo, Baekje, Silla). Y a-t-il une période qui vous inspire particulièrement dans votre travail ?

Lee Y.H. : On connaît bien le *hanbok* de l'époque Joseon, mais les costumes des Trois Royaumes sont plus proches de ceux de notre époque. Vous pouvez le constater si vous observez les fresques de Goguryeo. J'ai récemment organisé un défilé au magnifique temple Haeinsa, sans doute le premier qui se soit jamais déroulé dans un temple bouddhique. Je me suis inspirée des dessins de costumes des Trois Royaumes qui m'ont paru les plus bouddhistes. En même temps, c'est très moderne !

Jeong E.J. : Est-ce que, pour vous en tant que styliste, le* hanbok *est plus difficile ou plus facile à « travailler » que les costumes des autres pays asiatiques ?

Lee Y.H. : La différence avec les costumes japonais ou chinois, c'est que la forme du *hanbok* est extrêmement variée. C'était vrai déjà à l'époque des Trois Royaumes. J'aime particulièrement les habits masculins, j'aime bien habiller les femmes de vêtements pour homme. C'est superbe !

Soirée « Mode au Cœur » au musée Baccarat
De gauche à droite : Peter Dundas (Emmanuel Ungaro), Nathalie Rykiel (fille de Sonia Rykiel), Ivana Omazic (Céline), Hong Eun Ju, Stéphane Rolland (Jean-Louis Sherrer), Moon Young Hee, Lee Young Hee, Lie Sang Bong et Woo Young Mi.

Jeong E.J. : Quelle a été la réaction des Occidentaux la première fois que vous avez présenté vos œuvres en dehors de la Corée ?

Lee Y.H. : C'était une surprise pour eux. La télévision a montré mes œuvres en boucle. Même l'attaché de presse ne s'y attendait pas.

Jeong E.J. : Vous voulez dire que c'était pour eux une forme de* kimono *qu'ils ne connaissent pas…

Lee Y.H. : Tout à fait. Les journalistes qui m'ont interviewée le lendemain ont tous utilisé le terme *kimono*. Cela m'a rendue furieuse. C'est à la suite de ça que j'ai organisé l'exposition à l'Orangerie. C'est à cette occasion que les médias ont commencé à adopter le mot *hanbok*.

Jeong E.J. : Cela ne fait pas si longtemps que le mouvement pour la sauvegarde du patrimoine national est vulgarisé en Corée. A l'époque où vous avez fait vos débuts, les Coréens s'intéressaient plus, me semble-t-il, à l'appropriation de la culture occidentale. Or dès le départ, vous avez choisi le hanbok. Comment cela a-t-il été accueilli par le milieu de la mode ?

Lee Y.H. : Le *hanbok* était totalement méprisé ! Il y avait une revue de mode qui élisait périodiquement le styliste de l'année et un jour j'ai été désignée. On m'a dit de me présenter à tel endroit à telle date pour recevoir le prix. Le lendemain, j'ai à nouveau été contactée et j'ai entendu que la récompense avait finalement été attribuée à quelqu'un d'autre. J'ai appris plus tard que c'était parce que certains s'étaient opposés à ce que l'on attribue ce prix à une spécialiste du *hanbok*, c'est-à-dire à une ringarde. Pour eux, le *hanbok* ne faisait pas l'objet d'un design. J'ai été estomaquée, extrêmement déçue. C'est à partir du moment où Séoul a été choisi pour organiser les Jeux Olympiques de 1988 que les Coréens se sont mis à vouloir remettre au grand jour la culture coréenne un peu oubliée. J'étais pratiquement la seule styliste du *hanbok*.

Jeong E.J. : Vous étiez donc une pionnière.

Lee Y.H. : Alors que personne ne s'intéressait à faire connaître le *hanbok* à l'étranger, je me suis sentie chargée d'une mission, celle de répandre notre culture. J'ai commencé à voyager et j'ai fini par me poser à

Paris. J'étais la seule à sillonner le monde avec le *hanbok*. A l'époque, un voyage à l'étranger avec des costumes et des mannequins coûtait une fortune. Les étrangers s'extasiaient devant mes œuvres. J'ai compris que la beauté était universelle. C'est une chose que j'ai apprise seule en voyageant avec les habits. Les étrangers m'ont posé beaucoup de questions : comment le *hanbok* a-t-il été inventé ? Depuis quand existe-t-il ?

Ce cent vingtième anniversaire des relations diplomatiques entre la Corée et la France a un sens tout particulier pour moi. Je suis venue à Paris pour la première fois en 1986, c'est-à-dire pour le centième anniversaire. J'ai participé à la célébration avec un autre styliste, spécialisé dans les costumes occidentaux. Je me rappelle que nous avons fait des répétitions dans les locaux du Centre culturel coréen. L'événement a eu lieu à l'hôtel Hilton. Il y avait dans le programme la cérémonie traditionnelle de mariage. C'était sensationnel ! Je me suis occupée de tout, du concept, de la mise en scène, de la musique, etc.

Avant les Jeux Olympiques, j'ai aussi fait une tournée à Washington, New York, Los Angeles, etc. Mes amis me disent aujourd'hui que j'ai été prophète. Je n'étais plus très jeune, je m'approchais de la cinquantaine. Le premier défilé à l'étranger a eu lieu en 1983, il a attiré l'attention de la presse américaine. Quand je suis arrivée à Paris trois ans plus tard, je suis tombée amoureuse de cette ville. J'ai décidé d'y développer mes activités. J'ai commencé à y venir régulièrement et je me suis rendu compte qu'il y avait une certaine inspiration asiatique dans la mode occidentale.

En même temps, j'ai étudié dans mon pays pour pouvoir moderniser le *hanbok*. Pendant ma tournée précédant les Jeux Olympiques, j'ai souvent entendu dire : « Ce serait bien de faire un *hanbok* plus commode à porter. » Les résultats ont eu des échos très positifs. A Paris, j'ai visité les écoles de mode renommées (je n'ai reçu de formation dans aucune école occidentale). La France est célèbre pour ses vins. J'ai toujours adoré la couleur du vin rouge. J'avais envie de l'utiliser avec la couleur grise, pour symboliser l'union entre l'Orient et l'Occident. J'ai donc fabriqué pour le centième anniversaire une jupe grise un peu modernisée avec une veste bordeaux.

Jeong E.J. : Vous avez ouvert un musée à New York pour exposer vos* hanbok*. Pour vous, les* hanbok*, sont-ils avant tout des œuvres d'art ?

Lee Y.H. : Ce sont des œuvres d'art dans la mesure où je m'y consacre corps et âme ! Je fais de multiples essais et je ne fabrique un vêtement que lorsque j'ai obtenu des couleurs satisfaisantes. On ne prend pas n'importe quel jaune pour fabriquer l'habit d'une reine. Il comporte de l'or, il faut donc une couleur capable de le mettre en valeur, c'est-à-dire un peu foncée.

Jeong E.J. : Vous avez été la première à moderniser le* hanbok*. Aujourd'hui les* hanbok *modernisés sont populaires même parmi les étrangers. Mais ce vêtement reste à l'écart de la vie de tous les jours chez les Coréens qui ne le portent que dans les grandes occasions. Pensez-vous qu'il est possible qu'il soit davantage présent dans le quotidien ?

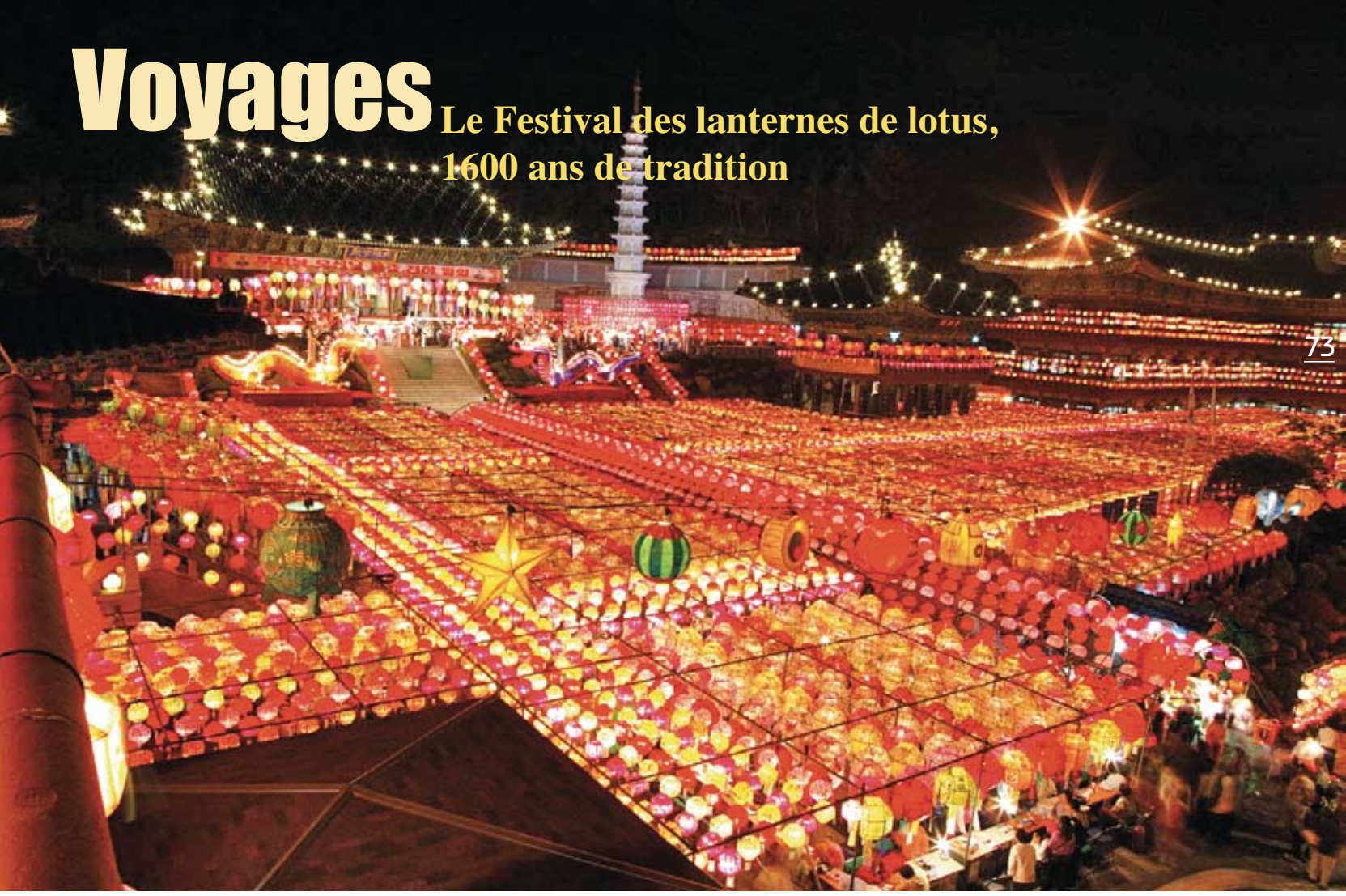
Lee Y.H. : Les vêtements que je conçois sont tout à fait portables au quotidien. Il s'agit de *hanbok* modernes. Par exemple je rétrécis la largeur de la jupe, mais je conserve les plis ou les pans. Mais il est vrai que le *hanbok* a une certaine classe et n'est pas conçu pour les besognes quotidiennes. C'est souvent un costume de fête. Même si, comme les moines bouddhistes, on peut mettre un pantalon et une veste longue pour travailler. Puis les costumes coréens sont très adaptables – on ajuste le large pantalon avec une ficelle.

Jeong E.J. : En 2001 vous avez participé à un défilé de mode à Pyongyang. Les Nord-Coréens portent beaucoup plus le costume traditionnel.

Lee Y.H. : Je suis allée à Pyongyang sur invitation des autorités nord-coréennes. J'avais très envie d'y aller, j'avais le désir de les toucher à travers la beauté. Aussi avais-je envie de leur montrer à quel point le *hanbok* s'était développé au Sud. C'était très émouvant, on a pleuré ensemble sur la scène. Cela a fait naître en moi de grands espoirs, mais depuis la situation n'a cessé de se dégrader. Je pensais que même si les querelles politiques continuaient, il fallait poursuivre les échanges culturels qui finiraient par mener à la réunification. Je leur avais même promis de venir donner des cours une fois par mois à l'Université Kim Il-song… Ils m'ont par la suite invitée plusieurs fois, mais toujours pour l'anniversaire de Kim Il-song, le 15 avril. Les autorités de Séoul ne pouvaient pas accepter.

La créatrice Lee Young Hee, à côté de l'un de ses modèles.

Le Festival des lanternes de lotus, 1600 ans de tradition



Le Festival des lanternes de lotus est la plus grande fête bouddhique de Corée.

Ce festival commémore l'anniversaire de Bouddha, qui sera célébré en 2007 le 24 mai. Durant la dynastie Goryeo (918-1392), dont la religion nationale était le bouddhisme, la cour et le peuple fêtaient ensemble l'événement en allumant des lanternes de lotus de toutes couleurs et formes dans les quatre coins du pays. Cette explosion de lumière symbolisait la lumière apportée par Bouddha aux êtres vivants. Mais, la cérémonie ne se bornait pas à être une manifestation religieuse, elle s'imposait de plus en plus comme fête nationale à laquelle tout le peuple participait. De nos jours, Séoul perpétue tous les ans cette tradition. Plus de 1000 lanternes de lotus envahissent les rues de Séoul, formant ainsi une superbe vague lumineuse, symbole de paix.

Cette année, le festival des lanternes de lotus débutera le 9 mai avec la cérémonie de mise en lumière d'une grande lanterne dressée devant la mairie de Séoul pour commémorer l'Illumination de Bouddha. Les festivités se poursuivront ensuite jusqu'au 24 mai où petits et grands seront invités à se rendre au temple Jogyesa avec des chandelles, des fleurs et de l'encens pour rendre hommage à Bouddha. En outre, de nombreux évènements et animations seront organisés pendant toute une semaine : expositions, défilés et ateliers de fabrication de lanternes traditionnelles, dégustation de plats bouddhiques, spectacle de danses traditionnelles…

En Corée, il existe environ quarante types de lanternes. Elles sont toutes fabriquées à base de papier de riz et possèdent chacune, selon la tradition, une signification particulière. Ainsi, la pastèque figure la fertilité, la carpe la réussite, la tortue étant le symbole de la bonne santé et de la longévité…

Sources : Office national du Tourisme coréen
Pour plus de renseignements, www.llf.or.kr

Le bouddhisme, qui a fait son apparition dans la péninsule coréenne dès le 4e siécle, a laissé en Corée une profonde empreinte sur la culture et les arts.

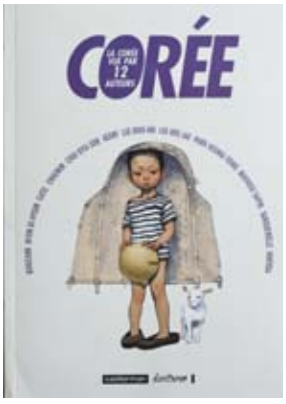
Nouveautés

Les dernières parutions de l'année 2006

Livres et DVD à ne pas manquer

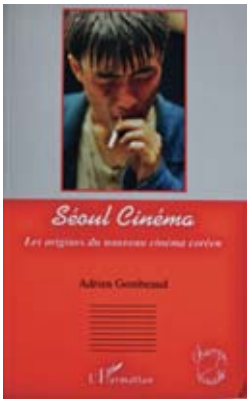
73

Livres

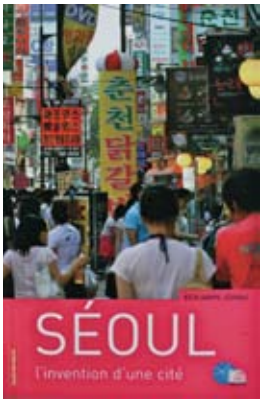


« Corée » est un ouvrage collectif regroupant des auteurs réputés de BD français (Catel Muller, Igort, Guillaume Bouzard, Hervé Tanquerelle, Vanyda et Mathieu Sapin) et coréens (Lee Doo-ho, Park Heung-yong, Choi Kyu-sok, Byun Ki-hyun, Chae Min, Lee Hee-jae). -Ed.Casterman-

Anthologie de poésie bouddhique coréenne réunissant pour la première fois des poésies singulières étonnantes par leur teneur, leur forme et leur ton. Œuvres (du 13e au 16e siècle) de bonzes retirés dans des monastères ou des ermitages de montagne, elles sont le fait de moines-poètes d'une vive sensibilité littéraire. Edition bilingue (Ed.Gallimard).



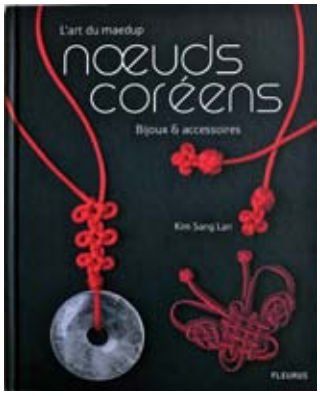
Un regard sur la bouillonnante cinématographie coréenne, des années 1990 aux premières heures du 21e siècle, par Adrien Gombeaud, docteur en coréen et diplômé de chinois de Langues'O, journaliste et critique de cinéma à Positif et aux Echos (Ed. L'Harmattan).



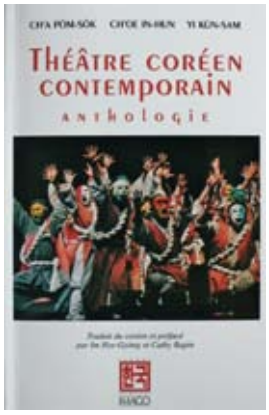
Une trentaine de portraits proposés par Benjamin Joinau et permettant de saisir les mutations de la capitale coréenne Séoul, entre miracle économique, créativité artistique, tradition revisitée et enjeux urbanistiques (Ed. Autrement).

L'œuvre de Hwang Ji-U, reconnu comme un des plus grands poètes de sa génération, s'inspire de sa propre vie et de celle des ses contemporains. Ce livre est un choix de cent poèmes extraits de six recueils de l'auteur. Ils sont traduits et présentés par Mme Kim Bona, maître de conférences à la section d'études coréennes à l'Université Bordeaux 3 (Ed.William Blake & Co.).

Etrange, délétère, pénétrante, l'atmosphère de ce livre, proche des films de Kim Ki-duk, irradie un mélange déroutant d'infinie délicatesse et de violence extrême. Majeure et unique dans la littérature coréenne contemporaine, la voix de Lee Seung-U est celle de l'intranquillité (Ed. Zulma).



En Corée, l'art des noeuds ornementaux, appelé « maedup », est issu d'un savoir-faire ancestral. Dans cet ouvrage inédit, Kim Sang Lan nous propose d'apprendre à tisser les noeuds de base et de réaliser plus de vingt créations infiniment raffinées (Ed. Fleurus)

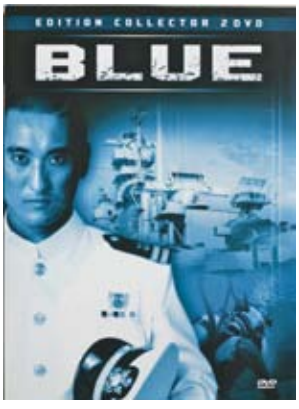


Trois pièces marquantes des grands courants du théâtre coréen moderne : l'épopée de la guerre civile avec « L'incendie dans la montagne » de Ch'a Pom-Sok, la fable poétique avec « Où et que serons-nous le jour de la rencontre ? » de Ch'oe In-Hun, et la satire politique avec « Trente jours de pique-nique » de Yi Kun-Sam. -Prix 2003 de l'Institut coréen pour la traduction littéraire- (Ed. Imago).

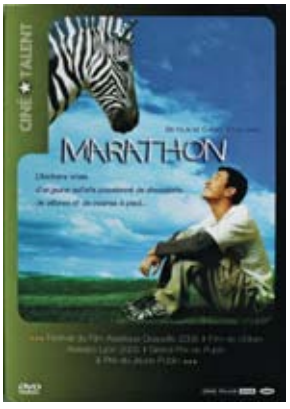
Ida Daussy nous raconte avec humour, tendresse et sans langue de bois, son extraordinaire aventure et nous fait découvrir la Corée du Sud (Ed. Jean-Claude Lattès).

Pak Chong-ja (Ilbong), peintre coréenne de grand talent installée près du Mont-Saint-Michel, nous livre dans cet ouvrage, à travers quelque quatre-vingts reproductions de ses œuvres, sa vision de la Normandie, de sa végétation et de ses plus beaux paysages (Ed. Ouest France).

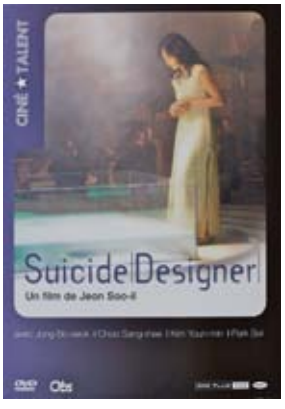
DVD



« Blue » de Lee Junggook
Une histoire d'honneur, d'amour et d'amitié, dans l'univers sans pitié des plongeurs sauveteurs.



« Marathon »
de Chung Yoon-chul
L'histoire vraie d'un jeune autiste passionné de chocolats, de zèbres et de course à pied.



« Suicide Designer »
de Jeon Soo-il
S est Suicide Designer… Alors qu'une jeune femme met fin à ses jours, deux frères qui se battaient pour la conquérir décident de comprendre les raisons de son acte. Ils découvriront rapidement les activités dérangeantes de S et de ses clients si particuliers…

Centre Culturel Coréen
주프랑스 한국문화원
2, avenue d'Iéna - 75116 PARIS
www.coree-culture.org